



PAR MADAME DE VILLENEUVE

Texte extrait de La Jeune Américaine et les contes marins

Paris, 1740

LA BELLE ET LA BÊTE - 12 MADAME DE VILLENEUVE - 13

Première partie

ans un pays fort éloigné de celui-ci, l'on voit une grande ville, où le commerce florissant entretient l'abondance. Elle a compté parmi ses citoyens un marchand heureux dans ses entreprises et sur qui la fortune, au gré de ses désirs, avait toujours répandu ses plus belles faveurs. Mais s'il avait des richesses immenses, il avait aussi beaucoup d'enfants. Sa famille était composée de six garçons et de six filles. Aucun n'était établi. Les garçons étaient assez jeunes pour ne se point presser. Les filles trop fières des grands biens, sur lesquels elles avaient lieu de compter, ne pouvaient aisément se déterminer pour le choix qu'elles avaient à faire.

Leur vanité se trouvait flattée des assiduités de la plus brillante jeunesse. Mais un revers de fortune, auquel elles ne s'attendaient pas, vint troubler la douceur de leur vie. Le feu prit dans leur maison. Les meubles magnifiques qui la remplissaient, les livres de comptes, les billets, l'or, l'argent, et toutes les marchandises précieuses, qui composaient tout le bien du marchand, furent enveloppés dans ce funeste embrasement, qui fut si violent, qu'on ne sauva que très peu de chose.

Ce premier malheur ne fut que l'avant-coureur des autres. Le père à qui jusqu'alors tout avait prospéré, perdit en même temps, soit par des nau-frages, soit par des corsaires, tous les vaisseaux qu'il avait sur la mer. Ses correspondants lui firent banqueroute ; ses commis dans les pays étrangers furent infidèles ; enfin de la plus haute opulence, il tomba tout à coup dans une affreuse pauvreté.

Il ne lui resta qu'une petite habitation champêtre, située dans un lieu désert éloigné de plus de cent lieux de la ville, dans laquelle il faisait son séjour ordinaire. Contraint de trouver un asile loin du tumulte et du bruit, ce fut là qu'il conduisit sa famille désespérée d'une telle révolution. Surtout les filles de ce malheureux père n'envisageaient qu'avec horreur la vie qu'elles allaient passer dans cette triste solitude. Pendant quelque temps elles s'étaient flattées, que quand le dessein de leur père éclaterait, les

amants qui les avaient recherchées, se croiraient trop heureux de ce qu'elles voudraient bien se radoucir.

Elles s'imaginaient qu'ils allaient tous à l'envi briguer l'honneur d'obtenir la préférence. Elles pensaient même qu'elles n'avaient qu'à vouloir pour trouver des époux. Elles ne restèrent pas longtemps dans une erreur si douce. Elles avaient perdu le plus beau de leurs attraits, en voyant comme un éclair disparaître la fortune brillante de leur père, et la saison du choix était passée pour elles. Cette foule empressée d'adorateurs disparut au moment de leur disgrâce. La force de leurs charmes n'en put retenir aucun. Les amis ne furent pas plus généreux que les amants. Dès qu'elles furent dans la misère, tous sans exception cessèrent de les connaître. On poussa même la cruauté jusqu'à leur imputer le désastre qui venait de leur arriver. Ceux que le père avait le plus obligés, furent les plus empressés à le calomnier. Ils débitèrent qu'il s'était attiré ces infortunes par la mauvaise conduite, les profusions et les folles dépenses qu'il avait faites, et laissé faire à ses enfants.

Ainsi cette famille désolée ne put donc prendre d'autre parti, que celui d'abandonner une ville où, tous se faisaient un plaisir d'insulter à sa disgrâce. N'ayant aucune ressource, ils se confinèrent dans leur maison de campagne, située au milieu d'une forêt presqu'impraticable, et qui pouvait bien être le plus triste séjour de la terre. Que de chagrins ils eurent à essuyer dans cette affreuse solitude! Il fallut se résoudre à travailler aux ouvrages les plus pénibles. Hors d'état d'avoir quelqu'un pour les servir, les fils de ce malheureux marchand partagèrent entre eux les soins et les travaux domestiques. Tous à l'envi s'occupèrent à ce que la campagne exige de ceux qui veulent en tirer leur subsistance.

Les filles de leur côté ne manquèrent pas d'emploi. Comme des paysannes, elles se virent obligées de faire servir leurs mains délicates à toutes les fonctions de la vie champêtre. Ne portant que des habits de laine, n'ayant plus de quoi satisfaire leur vanité, ne pouvant vivre que de ce que la campagne peut fournir, bornées au simple nécessaire, mais ayant toujours du goût pour le raffinement et la délicatesse, ces filles regrettaient sans cesse,

LA BELLE ET LA BÊTE - 72

les mouvements qu'elle sentait, n'avaient rien d'incompatible avec l'intention, qu'elle avait de faire son devoir : que sans résistance elle la pouvait suivre, et que son bonheur serait parfait en épousant la Bête.

Ce songe, qui finit avec son sommeil, fut pour elle une source intarissable de réflexions. Dans ce dernier et dans les autres, elle trouva plus de fondement que n'en ont communément les songes ; c'est ce qui la détermina de consentir à cet étrange hymen. Mais l'image de l'Inconnu venait sans cesse la troubler. C'était le seul obstacle, il n'était pas médiocre. Toujours incertaine de ce qu'elle avait à faire, elle fut à l'Opéra, sans que ses embarras cessassent. Au sortir de ce spectacle elle se mit à table ; l'arrivée de la Bête fut seule capable de la déterminer.

Loin de lui faire des reproches sur sa longue absence, le monstre, comme si le plaisir de la voir lui eût fait oublier les ennuis passés, parut en entrant chez la Belle n'avoir d'autre empressement que celui de savoir si elle s'était bien divertie, si on l'avait bien reçue, et si sa santé était bonne. Elle répondit à ces questions, et ajouta poliment qu'elle avait acheté cher tous les agréments dont elle avait joui par ses soins, qu'ils avaient été suivis de cruelles peines par l'état où elle l'avait trouvé.

La Bête la remercia laconiquement, après quoi voulant prendre congé d'elle, elle lui demanda à son ordinaire, si elle voulait qu'elle couchât avec elle. La Belle fut quelque temps sans répondre; mais prenant enfin son parti, elle lui dit en tremblant : « Oui, la Bête, je le veux bien, pourvu que vous me donniez votre foi, et que vous receviez la mienne. — Je vous la donne, reprit la Bête, et vous promets de n'avoir jamais d'autre épouse... — Et moi, répliqua la Belle, je vous reçois pour mon époux, et vous jure un amour tendre et fidèle. »

À peine eut-elle prononcé ces mots, qu'une décharge d'artillerie se fit entendre ; et pour qu'elle ne doutât point que ce ne fût en signe de

Ci-contre : Elle lui dit en tremblant : « Oui, la Bête, je le veux bien, pourvu que vous me donniez votre foi, et que vous receviez la mienne. — Je vous la donne, reprit la Bête, et vous promets de n'avoir jamais d'autre épouse...



LA BELLE ET LA BÈTE - 84

Histoire de la Bête.

e roi mon père, avant que je vinsse au monde, était mort. La reine ne se fut pas consolée de sa perte, si l'intérêt de l'enfant qu'elle portait n'eût combattu sa douleur. Ma naissance lui causa une extrême joie; ce fut à la douceur d'élever le fruit de l'amour d'un époux si chèrement aimé, que le bonheur de dissiper son affliction était réservé.

Les soins de mon éducation, et la peur de me perdre l'occupèrent uniquement. Elle fut secondée dans ses vues par une fée de sa connaissance, qui lui marqua n'avoir que de l'empressement à me préserver de toutes sortes d'accidents. La reine lui en fut un gré infini, mais elle ne fut pas contente quand elle lui demanda de me remettre entre ses mains. Cette Intelligence n'avait pas la réputation d'être bonne, elle passait pour capricieuse dans ses faveurs, on la craignait plus qu'on ne l'aimait, et quand ma mère eut été même convaincue de la bonté de son caractère, elle ne se serait pas déterminée à me perdre de vue.

Cependant conseillée par des personnes prudentes, de peur d'essuyer les funestes effets du ressentiment de cette fée vindicative, elle ne la refusa pas tout à fait. En me livrant à elle volontairement, il n'y avait pas d'apparence qu'elle me fit du mal. L'expérience avait fait connaître qu'elle ne se plaisait à nuire qu'à ceux de qui elle se croyait offensée. La reine en convenait, et elle n'avait que la répugnance de se voir privée du plaisir de me regarder continuellement avec des yeux de mère, qui lui faisaient découvrir en moi des grâces que je ne devais qu'à sa prévention.

Elle était encore irrésolue sur ce qu'elle avait à faire, lorsqu'un voisin puissant crut qu'il lui serait facile de s'emparer des états d'un enfant gouvernés par une femme. Il était entré dans mon royaume avec une armée formidable. La reine en leva une à la hâte, et avec un courage au-dessus de son

Ci-contre : Elle le pria encore de l'instruire de tous les événements qui avaient précédé la cruelle métamorphose.



LA BELLE ET LA BÊTE - 86 MADAME DE VILLENEUVE - 87

sexe, elle se mit à la tête de ses troupes, et alla défendre nos frontières. Ce fut alors que forcée de me quitter, elle ne put se dispenser de confier à la fée le soin de mon éducation. Je fus remis entre ses mains, après qu'elle eut fait le serment le plus sacré pour elle, que sans aucune difficulté elle me ramènerait à la cour aussitôt que la guerre serait finie, que ma mère comptait être terminée dans un an au plus tard. Mais malgré tous les avantages qu'elle remporta, il ne lui fut pas possible de revoir sitôt notre capitale. Pour profiter de sa victoire, après avoir chassé l'ennemi hors de nos états, elle le poursuivit dans les siens.

Elle prit des provinces entières, gagna des batailles, et réduisit enfin le vaincu à demander une paix honteuse, qu'il n'obtint qu'à des conditions fort dures. Après ces heureux succès, la reine partit triomphante, et goûta d'avance le plaisir de me revoir. Mais, ayant appris sur la route que contre la foi des traités, l'indigne ennemi avait fait égorger nos garnisons, et repris presque toutes les places qu'il avait été obligé de céder, elle fut contrainte de retourner sur ses pas. L'honneur l'emportait sur l'empressement qui la rappelait auprès de moi, et elle forma la résolution de ne point finir la guerre qu'elle n'eût mis son ennemi hors d'état de lui faire de nouvelles trahisons.

Le temps qu'elle employa à cette seconde expédition fut fort considérable. Elle s'était flattée que deux ou trois campagnes suffiraient, mais elle avait à combattre contre un adversaire aussi habile que fourbe. Il eut l'industrie de faire révolter des provinces, ou de débaucher des bataillons entiers, ce qui força la reine à ne pas s'éloigner de son armée pendant quinze ans. Elle ne pensa point à m'appeler auprès d'elle, elle se flattait toujours d'être à son dernier mois d'absence et sur le point de venir me revoir.

Cependant, la fée conformément à sa parole avait donné tous les soins pour mon éducation. Depuis le jour qu'elle m'avait reconduit dans mon royaume, elle était restée auprès de moi, et n'avait cessé de me donner des marques de son attention, sur ce qui concernait ma santé et mes plaisirs. Par mon respect je lui marquai combien j'étais sensible à ses bontés. J'avais pour elle les mêmes égards et les mêmes empressements que j'eusse eu pour ma

mère, et la reconnaissance m'inspirait en sa faveur des sentiments aussi tendres.

Pendant quelque temps elle en parut satisfaite, mais elle fit un voyage de quelques années, dont elle ne me communiqua point le secret, et à son retour admirant l'effet de ses soins, elle conçut pour moi une tendresse différente de celle d'une mère. Elle m'avait permis de lui donner ce nom, mais alors elle me le défendit. J'obéis sans m'informer des raisons qu'elle pouvait avoir, ni la soupçonner de ce qu'elle exigeait de moi.

Je voyais bien qu'elle n'était pas contente : mais pouvais-je imaginer la raison des plaintes qu'elle me faisait sans cesse sur mon ingratitude ? J'étais d'autant plus surpris de ses reproches, que je ne croyais pas les mériter. Ils étaient toujours suivis ou précédés des plus tendres caresses. J'avais trop peu d'expérience pour les entendre. Il fallut qu'elle s'expliquât : elle le fit un jour que je lui témoignais un chagrin mêlé d'impatience, touchant le retardement de la reine. Elle m'en fit quelques reproches. Et sur ce que je l'assurais que ma tendresse pour ma mère n'altérait en aucune manière celle que je lui devais, elle me répondit qu'elle n'en était point jalouse, quoiqu'elle eût fait beaucoup pour moi, et qu'elle eût résolu de faire encore davantage. Mais elle ajouta que pour donner un libre cours aux desseins qu'elle formait en ma faveur, il fallait que je l'épousasse, qu'elle ne voulait pas être aimée de moi comme une mère, mais comme une amante ; qu'elle ne doutait pas que je reçusse sa proposition avec reconnaissance, et que je n'eusse beaucoup de joie à l'accepter ; qu'il n'était donc plus question que de m'abandonner au plaisir que devait me causer la certitude de posséder une si puissante fée, qui me garantirait de tous les dangers, et me procurerait une vie pleine de charmes, et comblée de gloire.

À cette proposition, je fus embarrassé. Élevé dans mon propre pays, je connaissais assez de monde pour avoir observé parmi les personnes mariées qu'il y en avait d'heureuse par la conformité d'âge et d'humeur, et d'autres très à plaindre, parce que des circonstances différentes avaient mis entre elles une antipathie qui pouvait faire leur supplice.

La fée vieille, laide et d'un caractère hautain, ne me faisait pas espérer une